

Michel Lemieux

Les rêves de Cthulhu

Volume 2

LE PANTHÉON NOIR



chrysalide



Volume 2

Le panthéon noir

Michel Lemieux

Octobre 2024.

Première édition, Décembre 2022.



Copyright © 2024, Chrysalide – Collection [*Tenebris Rubrum*]

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-95299-23-3

Remerciements :

Merci à Nord'écrivain, avec vous, écrire reste toujours une affaire d'équipe et d'amitié.

Un merci spécial à ma correctrice et conjointe Marjorie Besson et à Sébastien Gagnon pour ces judicieux conseils.

Merci également à David Salomon et Chrysalide pour leur confiance et leur volonté de continuer de faire vivre l'univers étrange, mais fascinant de HP Lovecraft.

Michel Lemieux

Les rêves de Cthulhu

La collection « Les rêves de Cthulhu » se compose actuellement de 3 titres, disponibles en livre broché ou en ebook :



Les rêves de Cthulhu – Volume 1 : Ailleurs et au-delà

Michel Lemieux et Sir Thomas No More

Disponible en livre broché en ebook aux formats Kindle, ePub et PDF.

Les rêves de Cthulhu – Volume 2 : Le panthéon noir

Michel Lemieux

Disponible en livre broché en ebook aux formats Kindle, ePub et PDF.

Les rêves de Cthulhu – Volume 3 : Nakna-Uhukshub

Steve S.

Disponible en livre broché en ebook aux formats Kindle, ePub et PDF.

Vous voulez participer à enrichir cette collection ?

Envoyez-nous votre texte à :

editionschrysalidefrance@gmail.com

AVANT-PROPOS

On est à peine à quelques jours de célébrer Noël et le soir même du solstice d'hivers quand j'écris ces lignes. Difficile donc de trouver une période qui colle plus au thème de l'alignement des astres, cher à Lovecraft, que celle-ci.

Ainsi, 20 mois après la parution du premier tome des *Rêves de Cthulhu*, un deuxième voit le jour. Si nous avons toujours su qu'il en serait ainsi, car telle était notre volonté (ou, du moins, ce que nous pensons être l'émanation de notre volonté, mais quand est-il vraiment du libre arbitre quand on se plonge dans l'étude de ces grimoires interdits aux secrets indicibles ?), nous n'avions pas pensé qu'il prendrait cette forme.

Nous étions parti, sur 2 nouveaux volumes, dont un toujours d'actualité, sous forme d'un roman complet. Toutefois, en mai 2022, Michel Lemieux (qui a signé 2 des nouvelles du premier tome : *Le plateau de glace* et *Le secret des McCallan*) nous contacta avec une idée : développer l'univers qu'il avait commencé à décrire dans ses deux premières histoires à travers 4 autres textes. Le concept est simple : faire découvrir sa vision contemporaine du Mythe à travers des personnages récurrents, des événements qui se recoupent, des intrigues qui se complètent, se développent, se concluent et se rouvrent, pour repartir dans de nouvelles directions.

Évidemment, nous avons de suite accepté, et le résultat est ce livre que vous tenez entre vos mains.

Si sa structure, assez similaire à une campagne de jeu de rôle, ne sera pas sans rappeler de bons souvenirs aux rôlistes, je reste persuadé que la maîtrise dont fait preuve Michel Lemieux dans sa narration ravira tant ceux qui découvrent le Mythe que ceux qui arpentent ses voies depuis des années. Ceux-là remarqueront sans nul doute comme l'œuvre de Michel Lemieux prend ses racines dans celle de Lovecraft : les personnages de ses histoires font souvent références à des événements de l'œuvre originelle, quand ils ne sont pas les lointains descendants des protagonistes de HPL. Toutefois, toute la force de l'écriture de Michel Lemieux réside dans le fait que si la maîtrise de ces références rajoutent du sel à la lecture, leur méconnaissance n'en gâche en rien le plaisir !

Mais trêve de discours. Je vous laisse à la lecture de cet excellent deuxième tome.

Parole de Cthulhu !

Philippe Daniel Coll,
Décembre 2022.

Quand Cthulhu rêve,
l'Humanité cauchemarde.



≈ Les rivages d'Hali ≈

Les étranges herbes hautes, saillantes et spongieuses caressent les pieds nus de Béatrice qui avance vers le lac aux reflets ambrés. L'horizon est infini et les deux soleils noirs, qui brillent de mille feux sur leurs pourtours, teintent le ciel et l'eau d'une pâle lueur orangée.

Les lieux devraient être apaisants, mais l'atmosphère reste étrangement lourde.

Est-ce le silence qui rend l'endroit si troublant ? se demande Béatrice, fascinée et craintive.

Les tours réfléchissantes de la cité de Carcosa, qui bordent l'autre côté du lac, percent quelques nuages paresseux et diffus qui valsent comme du sable sur le ciel sombre. Béatrice continue d'avancer, toujours sur ses gardes. Randolph lui a suggéré de boire l'eau du lac, cela calmera ses céphalées, amplifiera ses dons et l'aidera à survivre dans l'autre monde. Elle n'a rien à perdre sinon sa vie, qui n'a plus beaucoup de valeur... qui n'en a jamais eu, à dire vrai.

Béatrice s'avance près du rivage. Carcosa brille sous le soleil qui reflète ses riches murs d'or ornements du signe jaune reconnaissable entre tous, repoussant et si attirant à la fois. La cité-État est le fief du roi en jaune et Randolph Carter a été strict et catégorique sur ce lieu impie. Sous aucun prétexte, Béatrice ne doit franchir les murailles de la capitale de cette contrée étrange et reculée. Aucun être doté d'intelligence ne revient indemne d'une visite au royaume du roi au masque pâle. Sa malveillance est si puissante que l'atmosphère environnante elle-même est corrompue.

Béatrice peut percevoir les plaintes, les cris et les angoisses qui se dégagent de cette région maudite. Si l'eau du lac peut porter de pareils messages, elle n'ose imaginer ce que traverser les portes de la ville aurait comme conséquence sur sa santé mentale déjà fragilisée.

Elle se penche alors que l'eau humidifie le bout de ses orteils. Elle plonge la main dans le liquide doré et goûte cette eau chaude, presque bouillante. Si le breuvage calme presque immédiatement ses maux de tête, ils ne tardent pas à revenir de façon insoutenable.

Elle s'effondre au sol dans un hurlement silencieux, une plainte discrète mais déchirante. Une mort psychique serait une délivrance plutôt que de continuer d'être tenaillée par les lames acérées qui scarifient son esprit déjà meurtri. Le calme revient après quelques interminables secondes. La douleur s'estompe en même temps que son esprit retrouve son corps tremblant.

Béatrice se relève, titubante, mais courageuse. Elle se rend à peine compte que des

bulles d'eaux lévitent autour d'elle, que l'étrange herbe a été rabattue violemment sur plus de cinq mètres,

frappée par une déflagration invisible. La jeune femme touche aux sphères translucides qui flottent poétiquement tout autour du cercle de culture qui l'entoure, délivrées de toute gravité.

Béatrice croit bien qu'elle est la cause de cette onde de choc psychique. Après tout, dans ce monde onirique, l'esprit est maître. Elle s'éloigne du rivage, mais son attention est rapidement attirée par un mouvement provenant du centre du lac.

Un bouillonnement discret suivi d'une traînée puissante qui fend la surface de l'eau comme une torpille qui se dirigerait vers elle. Quelque chose dans le lac s'est éveillé ! Béatrice le sent, le perçoit et le craint. Prise de panique, elle hurle en regardant le ciel comme une religieuse implorerait Dieu le père en fixant les cieux.

— Docteur Fell, Ted, sortez-moi d'ici. Réveillez-moi. **SORTEZ-MOI D'ICI !**

La chose prend de la vitesse et approche du rivage. Des formes physiques étranges sont maintenant visibles au-dessus de la surface. L'eau peine à couvrir l'immense créature fonçant droit sur Béatrice.

Elle se réveille en sursaut couverte de sueur.

Béatrice, craintive, ouvre l'œil sur sa geôle. Le signe jaune s'est gravé subitement dans le sol de pierre nue où elle se trouve maintenant. Sa main caresse les traits tordus du symbole, qui dégage une odeur de soufre et de chair brûlée. La jeune femme est toujours habitée par le même profond malaise qui l'affligeait sur le rivage d'Hali. Tirillée entre la répugnance et l'attraction de l'énigmatique cité. Fiévreuse, elle fixe, bouleversée, les armoiries qui ont pénétré le sol jusque dans ses entrailles les plus insondables.

Béatrice sent que cette gravure est plus qu'une simple cicatrice, c'est une brèche.

L'empreinte du roi sur notre monde.

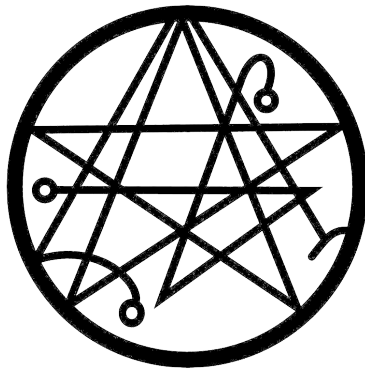


≈ Deuxième rêve ≈

Retour à R'ley

*« Le monde m'embarrasse et je ne puis songer
qu'une telle horloge existe
et n'ait pas d'horloger. »*

Voltaire



≈ Prologue ≈

Les bûches crépitent dans le petit poêle qui a du mal à lutter contre les courants d'air. La cabane en bois, bâtie autour d'une pièce centrale, ne comporte qu'une seule petite chambre, avec un vieux rideau brun et moutarde au motif psychédélique en guise de porte. Des cendriers en verre soufflé orangé, des sofas jaunis et une table de cuisine en bois brut ornementée de quelques bancs en fer et de tabourets en cuir de couleur vert olive couronnent le tout.

Le propriétaire de ce palace fait bouillir de l'eau, dans laquelle il ajoute de l'achillée millefeuille pour le goût, des carottes, des pommes de terre sorties de la chambre froide et un peu de chair de lièvre pour que cela ressemble à un vrai souper.

Le vieillard penché devant une caisse de vinyles hésite entre Felix Leclerc et George Brassens. *L'hymne au printemps* lui ferait du bien, mais la *Mauvaise réputation* l'emporte cette fois. Il dépose le 78 tours sur le gramophone à manivelle et continue sa popote.

Après un repas en solitaire et un brin de vaisselle, il range le disque à sa place. Fidèle à lui-même, il taille sa barbe et ne garde qu'une moustache qu'il porte depuis une vingtaine d'années. Une petite coquetterie à lui de lui.

Ce soir, le vent siffle par les embouchures mal colmatées et les carreaux descellés des fenêtres. Il ne reste qu'une simple lanterne pour éclairer sa cabane, la dernière habitée à plus de 1000 lieux à la ronde.

Le veilleur prend un livre, *Des souris et des hommes*, dans la petite bibliothèque classée en ordre alphabétique avec minutie et se prépare à lire quelques pages avant d'aller se coucher. Il est cependant dérangé par une lueur blanchâtre, qui se reflète en mille éclats dans le carreau cassé de la fenêtre près du comptoir de cuisine.

Le vieil homme s'empare d'une arme de poing, un colt Buntline comme celui de Wyatt Earp, et se dirige vers la fenêtre. Au loin, sur le troisième lac de cette région boréale pratiquement désertique, une lumière blanche et continue éclaire la surface glacée. Ce n'est pas *Ok Corral*, mais cela inquiète quand même le vieux pistolier.

Il ne sait pas de quoi il en retourne, mais il se doute que la nuit sera longue, très longue.



Partie 1 :
L'architecte



≈ Chapitre 1 ≈

Journal de Laurent Besson 28 janvier 1925.

C'est avec le cœur plein de promesses que je quitte enfin Londres. Après avoir traversé la Manche et laissé derrière ma patrie pour cette folle expédition, je naviguerai plusieurs jours en mer à bord du Colombus afin d'arriver en Amérique du Nord. Je serai ensuite rejoint par mes autres correspondants, soit le docteur Francis Fell et Madame Rachel Coburn de l'université Miskatonic, en plus de notre guide, Monsieur Brad McQueen. Notre dernier correspondant de l'université Champlain au Canada, Monsieur Honoré St-Laurent, sera également à la ville portuaire de Newport. Nous prendrons ensuite l'Arkham qui nous conduira aux abords de l'Équateur, où nous mettrons le cap pour Quito, la capitale du pays. Là-bas, nous trouverons des guides locaux qui nous conduiront à l'Altar, notre destination.

Si mes calculs et ceux du Dr Fell sont exacts, nous devrions découvrir le même genre de monolithe ancestral que celui aperçu par ce marin devenu fou durant la Grande Guerre en 1917, lors de sa dérive sur une île mystérieuse, aujourd'hui engloutie par l'océan. Selon le docteur Fell, une série de ces obélisques, créés à une époque oubliée, se trouve sur l'équateur terrestre près de la latitude 0.

Heureusement pour nous, plusieurs légendes locales témoignent de la présence d'un monolithe magique créé par les Dieux et gardé par ceux qui viennent des mers et des océans.

Mettre la main sur un monument datant de l'aube de l'humanité serait l'une des découvertes archéologiques les plus importantes de l'histoire. Miss Coburn, dans l'une de ses correspondances, ose même évoquer une possibilité de construction préhumaine, mais je crois que malgré toute son érudition, son esprit de femme manque de rigueur scientifique et s'appuie sur des grimoires d'une époque décadente. L'homme a toujours aimé pallier son manque de connaissances par un brin de mysticisme erroné.

Pour l'heure, je savoure l'aventure et je me réjouis d'enfin rencontrer mes correspondants de longue date.

Journal de Rachel Coburn, 4 février 1925.

Aujourd'hui, nous avons enfin rencontré nos correspondants. Monsieur Besson est un homme bavard et curieux. Son intérêt d'archéologue est exacerbé par la possible découverte du monolithe. Monsieur St-Laurent possède une voix de ténor et n'est pas plus discret que mon précédent confrère. Il s'intéresse beaucoup à ce qui entoure l'histoire du monolithe. Anthropologue réputé, il porte, tout comme moi, un grand intérêt aux ouvrages interdits comme le Necronomicon et tous les autres livres de la collection du panthéon noir.

Monsieur Brad McQueen est quant à lui un aventurier de grande expérience qui a parcouru le globe. Il est un chasseur de fauves doublé d'un grossier personnage. Malgré tout, il risque d'être pertinent de l'avoir près de nous quand nous nous retrouverons en terrain hostile.

Cette république bananière est exploitée en grande partie par ma patrie et j'ai souvent honte d'aller piller leurs trésors archéologiques. Il n'est pas aisé d'étaler ses idées à un groupe aussi colonialiste et machiste. Je serai rabrouée par mes confrères si je partageais ouvertement mes opinions, mais l'idée de laisser cette découverte dans son pays d'origine me hante depuis le début de mes recherches.

Je dois rester discrète et focalisée sur mes tâches d'experte en symbolique. J'espère ainsi être de nouveau incluse dans de futures expéditions, dont celle du professeur Dyers qui compte explorer le Grand Nord d'ici peu.

Le Dr Fell m'a prise sous son aile et malgré son imposant réseau, il m'a choisie, moi, pour cette expédition. Je crois que nos échanges sur les œuvres interdites y sont pour quelque chose. Le docteur n'en parle qu'à mots couverts, mais je crois qu'il espère découvrir plus qu'un morceau de granite. Je n'ai pas exposé trop ouvertement l'étendue de mes connaissances et de mes expérimentations...

Au moment où Rachel rédige ces lignes, quelqu'un frappe vigoureusement à la porte de la pension où séjourne le groupe. Rachel couvre ses épaules dénudées avec un châle et attache comme à son habitude ses longs cheveux fins, ce qui lui laisse une mèche rebelle le long de la joue. La jeune femme aux grands yeux bruns et intelligents entr'ouvre la porte. L'impressionnante carrure monolithique de Fell prend tout l'espace qu'offre le cadre de porte. Le géant a une voix déformée par une vieille blessure à la gorge, une longue cicatrice est encore visible sous sa longue barbe grisonnante.

Il tend une bouteille de brandy à sa collègue.

— Je tombe mal ?

— Non. Entrez, docteur.

— Nous allons escalader l'Altar ensemble, je crois qu'à ce stade, nous pouvons nous appeler par nos prénoms.

Miss Coburn lui laisse la chaise face au petit bureau de travail et elle s'assied sur le coin du lit. Fell jette un œil au journal du professeur.

— Un carnet de bord, bon moyen de ne pas oublier ce qui ne doit pas l'être.

— Effectivement, je ne possède pas votre mémoire.

— À mon âge, on a tout entendu cinq ou six fois, difficile d'oublier. La vie me paraît parfois comme un infini radotage, mais rassurez-vous, me plaindre n'est pas le but de ma visite.

Francis, qui tient deux verres, les remplit et porte un toast pour conjurer la bonne fortune.

— Je voulais vous dire, docteur, je veux dire Francis, que je suis sincèrement honorée que vous m'ayez sélectionnée pour cette expédition. Parmi tous les érudits de Miskatonic, vous aviez l'embarras du choix. Le professeur Pavlovich aurait été le candidat logique.

— C'est un nouveau siècle et il est temps de laisser une place aux femmes d'esprit telles que vous. Pour le reste de l'équipe, et bien, je ne désirais pas non plus exposer uniquement l'université de Miskatonic.

Rachel se demande depuis le début pourquoi Fell a préféré inviter des confrères internationaux plutôt que de faire appel au corps universitaire d'Arkham. Le visage de la jeune professeure fait office de question et le perspicace Francis Fell comprend rapidement les interrogations de sa vis-à-vis.

— Je préférerais minimiser les risques, voyez-vous. Ce monolithe ancestral n'est pas unique en soi. J'en ai déjà brièvement contemplé un il y a de cela plusieurs années. Une structure identique avait été amenée en Amérique. C'est un certain Obed Marsh qui l'aurait découvert partiellement engloutie au Nord de Hatuta'a en Polynésie. Dérobée, ou peut-être donnée, par un peuple ancien vivant dans la mer.

Le terme dans la mer ne semble pas approprié pour désigner les habitants de l'archipel des Marquises.

Rachel n'interrompt pas le récit du docteur, qui affiche maintenant un air rembruni.

— Marsh avait ramené un de ces monolithes dans une alcôve sur le récif du diable près d'Innsmouth. J'ai appris par un tiers ces rumeurs délirantes sur Marsh, son expédition et le nouveau culte ésotérique de Dagon instauré dans la petite ville portuaire.

Rachel connaît la répugnante réputation des gens qui résident à Innsmouth. On les désigne souvent comme des consanguins abrutis et méfiants. Elle sait aussi que Dagon est souvent nommé dans certains ouvrages maléfiques. Il est parfois désigné comme étant une divinité philistine d'un peuple anthropoïde appelé Ceux des profondeurs ou Profonds.

— À l'époque, j'ai tenté de convaincre Marsh de me laisser étudier l'objet de dévotion, mais je ne pouvais me résoudre à accepter ses conditions. Quoi qu'il en soit, un soir je me suis témérairement aventuré sur le récif et j'ai pu contempler l'obélisque immense et gravé de

symboles déjà observés dans le Necronomicon. Malheureusement, mes trois confrères et moi-même avons été repérés par les habitants d'Innsmouth. Il s'en est suivi une violente confrontation. J'y ai gagné ça.

Fell désigne l'immense cicatrice qui parcourt sa gorge.

Rachel prend une gorgée de brandy et risque une question.

— Et vous avez survécu ?

— De justesse. Je ne peux cependant pas en dire autant de mes collègues. C'est en grande partie pour cela que je ne désirais pas impliquer trop de gens de notre université. En cas de débâcle, l'accident mettrait l'université dans l'eau chaude. Cette expédition est possiblement dangereuse.

— Dangereuse, vous dites ?

— Vous êtes loin d'être naïve et vous avez lu comme moi tous les livres interdits. Dzyan, Eibon, le Comte d'Erlette, Gla'aki et al-Azrad. Vous êtes donc une initiée. Un de mes anciens confrères, Joseph Curwen, aujourd'hui décédé, et moi-même avons établi une théorie. Selon nous, les stèles ont été construites dans une période préhumaine et disposées près de l'équateur terrestre. Elles agissent comme des antennes et elles permettent peut-être de communiquer par-delà notre monde.

Rachel Coburn a maintenant la certitude que Fell est aussi passionné, érudit et ouvert d'esprit qu'elle, ce qui confirme enfin la raison de sa présence. Francis Fell l'a choisie pour l'assister. Une fois le monolithe trouvé, ils seront les seuls à pouvoir en disposer adéquatement.

— Et à qui pensez-vous quand vous parlez de communiquer par-delà notre monde ?



≈ Chapitre 2 ≈

Le groupe composé de Francis Fell, Rachel Coburn, Laurent Besson, Honoré St-Laurent et de Brad McQueen arrive par train à Quito, la capitale de l'Équateur. Le voyage leur permet de s'approprier. Rachel, une Irlandaise américaine et Laurent, originaire de France, sont souvent offusqués du côté rustre de McQueen qui méprise tout ce qui n'est pas américain ou au minimum anglo-saxon.

Honoré est moins tendre envers l'Américain qui aime rappeler que la construction du chemin de fer n'a été qu'une arnaque de l'oncle Sam pour mettre la main sur la totalité des terres qui borde la voie ferrée sur plusieurs milles. Les compagnies bananières ont ainsi été payées pour créer leur propre réseau de distribution qu'elles exploiteront pour une durée illimitée. McQueen préfère s'enorgueillir et vanter l'ingéniosité de sa patrie.

La promesse d'un monde meilleur a mis à genoux un grand nombre de peuples colonisés. Sur ce point, Monsieur St-Laurent, en Canadien-francophone, en connaît un rayon. Il a la mèche courte sur ce sujet, s'identifiant comme étant membre d'un peuple exploité par ceux qu'il appelle les Red Neck.

Fort heureusement, Fell n'a cure de ces débats sociaux et tranche souvent en rappelant à tout le monde que l'objectif est archéologique et non culturel.

Le voyage en train offre des paysages spectaculaires. La riche faune de ce pays sait profiter de la générosité du soleil. Des collines verdoyantes frôlent parfois les nuages. L'ascension de l'une de ces jolies montagnes est un périple insoupçonné en raison de l'altitude et de la raréfaction de l'oxygène. La population locale reste plus douce et prévisible que le climat, qui alterne entre soleil de plomb et froid mordant.

Honoré, bon vivant à la panse proéminente, est également un fumeur de tabac invétéré. Il commence à anticiper l'ascension de l'Altar comme un défi insurmontable. La montagne se situe à plus de 5000 mètres du niveau de la mer et il est difficile d'y respirer adéquatement.

Dans un langage coloré, McQueen explique que l'ascension ne sera pas une partie de plaisir pour une bande de gratte-papiers.

Il propose de trouver des guides locaux, pour être certain d'emprunter les chemins les plus aisés pour leur groupe composé de femmelettes comme il aime tant le répéter à Fell.

Arrivé à la capitale, le groupe visite les colonies et la grande église de la compagnie de Quito. Ses riches ornements d'or rendent les cathédrales d'Europe bien modestes.

Dans la rue, les larges portes des maisons peuvent laisser entrer des chevaux et les balcons du deuxième étage font l'étalage du rang social des habitants par leur taille et leur ornementation. Plus le balcon est impressionnant, plus le pensionnaire est prestigieux.

Une fois installé au deuxième étage de l'hôtel de San Francisco, le groupe descend pour le dîner. Tout le monde jacasse et l'enthousiasme est palpable. Le goût de l'aventure et l'enivrement de la découverte les rendent tous euphoriques. Honoré et Laurent enfilent les boîtes de vin à un rythme impressionnant. Ils discutent en anglais, en français, et parfois même les deux en même temps. Brad est le dernier à arriver, parti depuis le milieu de la journée à la recherche de guide local. Fell, un verre de liqueur en main, lui laisse à peine le temps de se poser.

— Satisfait ?

— Parfaitement Dr Fell. J'ai trouvé le bon profil, comme vous me l'avez demandé. Le guide, monsieur Conrado ou quelque chose comme ça, sera accompagné de son garçon. Nous en aurons deux pour le prix d'un. Ils baragouinent notre langue et connaissent toutes les légendes locales.

— Bon travail, répond Fell.

Brad se commande rapidement une bière.

— Vous avez pris de l'avance.

— Je suis certain que vous serez en mesure de nous rattraper, rétorque Laurent.

— Si je ne peux pas rattraper une bande de rats de bibliothèque, aussi bien me flinguer tout de suite.

Laurent est, contrairement aux croyances de McQueen, un explorateur accompli. Il se débrouille sûrement mieux que ce chasseur qui invente et exagère les deux tiers de ses exploits dont certains relèvent presque du burlesque.

— Dites-moi, Monsieur McQueen, j'aimerais apprendre à vous connaître davantage, car on a eu peu d'occasions de bavarder. Vous qui êtes un aventurier émérite, quelle est la chose la plus étrange que vous ayez vue dans vos mille périples ?

Tous rient dans leur barbe, car McQueen jacasse, juge, jure, prodigue des conseils, drague et ment sans arrêt. Seul Fell reste discret, comme toujours.

— J'ai vu bien des étrangetés dans ma vie, j'ai fumé et bu des choses tout aussi étranges, mais si vous voulez tout savoir, ce que j'ai traqué de plus insolite est une créature vivant au nord du Groenland. À l'époque, je désirais me frotter aux grands ours blancs. On m'avait décrit ce prédateur comme étant un véritable mastodonte. Une bête immonde de plus de 1000 livres. Ça change des lions et des gorilles.

Rachel est dégoûtée par le ton de McQueen qui engloutit sa bière en deux gorgées. Honoré et Laurent, déjà complices, vont sûrement se moquer de l'Américain. Le dernier des cons, comme ils aiment le dire entre eux et en français.

— Alors j’ai pris un baleinier, l’Orca, qui allait faire le plein d’huile. Notre marché était qu’il devait me laisser aller sur une banquise durant cinq jours et me récupérer ensuite. Je vais vous dire la vérité, faut en avoir une putain de paire pour partir seul sur une banquise et devoir se fier à des marins de ce genre. Ce sont des salopards sans foi ni loi, pire que les vôtres Honoré. Je dois avoir une bonne étoile, surtout après ces cinq jours sur ce glacier.

McQueen intériorise la suite. Ses yeux ne quittent plus la petite bougie qui danse devant son regard perdu. Il a un moment de rare lucidité, durant lequel il est frappé en plein cœur par un souvenir ravageur qui fait remonter en lui certaines peurs enfouies sous des tonnes de litres de whisky et de mensonges.

— Une fois sur le glacier, j’ai rapidement trouvé des carcasses à moitié dévorées par de grands prédateurs. Le vent ne m’aidait pas, effaçant les traces de ce qui tuait tous ces phoques. Je savais l’ours gourmand, mais au deuxième jour, je suis tombé sur des cadavres de morses presque entièrement dévorés. Il faut savoir que le morse est aussi lourd que l’ours blanc et qu’en manger trois est physiquement impossible pour un seul animal. Encore une fois, aucune trace d’empreinte malgré le temps doux. J’ai su que ça n’allait pas quand je suis tombé sur la carcasse d’un grand ours blanc, lacérée et démembrée.

Le chasseur prend une gorgée et reste plongé dans ses souvenirs, troublés et troublants. Son auditoire ne rit plus, mais attend la suite des choses, suspendu à ses lèvres. Supposant un dénouement terrible ou une farce bien ficelée.

— La journée suivante, je ne me sentais pas bien. Une ombre lointaine, mais mobile me poursuivait. Je n’étais plus le prédateur. J’étais devenu la proie. Un tigre m’a déjà fait le même coup, mais là, la chose qui me traquait gardait ses distances le jour et s’approchait la nuit avec méthode. Fort heureusement, elle était probablement sustentée de son dernier repas et le dessert était bien maigre. La quatrième nuit, je n’ai pas fermé l’œil. J’entendais respirer sous le souffle du vent, je me savais en danger. La créature s’éloignait avant le lever du soleil et reprenait son poste sur une butte de neige, toujours à un ou deux milles de distance. Le cinquième jour, deux baleiniers vinrent à ma rencontre : l’Orca et le Melville. J’ai embarqué sur l’Orca les mains vides sinon ma vie, ce que je ne croyais plus possible une journée plus tôt. J’étais gelé et épuisé. J’avais si froid que le capitaine m’a offert sa cabine pour que je puisse reprendre des forces. J’y ai laissé deux orteils, mais c’est moi qui ai payé le prix le moins élevé parce que ce qui me suivait aurait pu me dévorer des dizaines de fois, mais elle préférait attendre.

— Attendre quoi, continue Laurent ?

— Que je le mène à un repas plus consistant, que je le mène à mes semblables.

Fell se lève et, en regardant par la fenêtre, se dirige vers une personne qui s’occupe de l’établissement. Il lui glisse plusieurs billets afin que, tranquillement, le personnel s’occupe de fermer le restaurant. Personne ne remarque ce geste sauf Rachel Coburn qui se demande

ce que signifient de telles précautions.

— Durant la nuit, l'ombre nous a suivis, elle a quitté la banquise pour s'enfoncer dans l'océan et grimper sur notre navire. J'ai entendu des cris, des coups de feu et des hurlements atroces. J'ai pris mon revolver et ouvert la porte de la cabine. Il y avait une chose dans le bateau. Un grand reptile couvert d'une fourrure blanche qui flambait en raison d'une lampe à huile qu'on lui avait jetée dessus. Le monstre devait faire 10 pieds de long et peser deux tonnes. Il massacrait l'équipage avec ses six pattes. Les marins luttèrent à coup de harpons et d'armes à feu, mais rien ne l'arrêtait. J'ai profité du désordre pour mettre le feu aux barils d'huile des baleines capturées durant le périple. J'ai fait exploser ce maudit bateau et je me suis enfui sur une barque de sauvetage. Le Melville m'a repêché une heure plus tard.

— Et le monstre, interroge Honoré.

— Mort ? Vivant ? Ou bien les deux. Je ne l'ai jamais revu. Je ne crois pas avoir tué cette chose. Je crois juste qu'elle n'avait plus faim.

McQueen est toujours hypnotisé par ses propres souvenirs. Il change soudainement d'attitude quand l'immense patte du docteur s'abat sur son épaule. Il se cache de nouveau derrière son masque d'autosuffisance et d'insolence.

— Et c'est pour ça que je ne mettrai plus jamais les pieds dans le Nord.

— Je crois que l'histoire de Monsieur McQueen nous fera faire de très beaux rêves, répond Fell en restant derrière le chasseur.

Brad prend une interminable gorgée. La présence de Fell le trouble encore plus que son propre récit.

— Comme vous cherchez de vieilles roches, il y a peu de chances que ça se produise.

— Allons dormir, demain, nous mettons le cap sur l'Altar, conclut Fell.

Rachel reste un moment avec Laurent, toujours secoué par l'histoire qu'ils viennent d'entendre. McQueen les laisse, en suivant docilement Fell. L'Irlandaise ouvre la discussion.

— Vous pensez quoi de cette histoire ?

— Ce que je pense ? C'est qu'il a effectivement trop fumé et bu de choses dans sa vie. Le reste, c'est qu'un gros ramassis d'histoires hallucinées par une possible fièvre trop intense ou une vérole mal soignée. Pour être plus clair, je crois que ce type est fou à lier.

Rachel ne trouve chez Laurent qu'un esprit purement rationnel. Cet homme est présent pour l'archéologie et ne cherche pas à aller au-delà de ce que le monde physique lui offre. C'est peut-être mieux ainsi. C'est même probablement pour cela que Fell l'a choisi.

L'archéologue se montre toujours aussi bavard.

— Il n'est pas le seul un peu maboul dans ce groupe.

Rachel répond d'un silence interrogateur.

— Ne me jugez pas miss Coburn, mais ce docteur Fell n'est pas le personnage le plus rassurant qu'il m'ait été donné de côtoyer. Je l'aimais mieux sur un papier à lettres.

— C'est un génie.

— Génie, folie, on se plaît à les confondre, mais je sais faire la différence entre un excentrique et un fou dangereux quand j'en vois un. Et Fell n'est pas du genre excentrique, donc...

— Je crois juste que c'est un homme déterminé, mais oui, il fait un peu peur.

Laurent termine son verre et se dirige vers un petit salon réservé aux hommes, cigare en main.

— Vous me pardonnerez, on m'attend. De toute façon, parler dans le dos de votre collègue n'est pas courtois. Je vais plutôt aller le faire dans la langue de Molière avec notre confrère canadien.

— Bonne soirée.

Laurent lui sert un Madame de gentleman et disparaît dans le *cigar room*, une spécialité en Amérique du Sud.

Rachel monte à l'étage en direction de sa chambre. Elle peut voir monsieur McQueen par sa porte de chambre entr'ouverte, assis sur le lit, tremblant. La voix de Fell résonne avec ce ton professoral qui le caractérise si bien.

— Comme je vous disais, monsieur McQueen, votre cerveau vous joue encore des tours. Je vais arranger cela pour votre bien.

Fell apparaît dans l'embouchure de la porte, armé d'une grande seringue débordante d'un liquide jaunâtre.

Francis remarque que la porte est entr'ouverte et va la fermer en servant un petit sourire discret à Rachel. Cette dernière image lui glace le sang. Déjà que le périple s'annonce harassant la soirée se couvrait d'un étrange voile malaisant. Rachel essaie de rationaliser la situation, mais elle devra le faire en solitaire. Elle se sent plus isolée que jamais.

Journal de Laurent Besson, 14 février 1925.

Nous sommes maintenant au sixième jour de notre expédition et le découragement gagne le groupe en raison des défis physiques et de la tension psychologique qu'entretient Fell.

Chaque ascension est une nouvelle épreuve et notre chef d'expédition reste insensible au rythme des moins endurcis. Nous n'osons le défier et je dois bien lâchement l'avouer, cet homme provoque chez moi une peur jusqu'alors inconnue.

Après deux jours nous arrivons enfin face à l'Altar, qui est un volcan hostile où seuls les alpagas semblent y vivre sans problème. Quand ce ne sont pas les rochers, ce sont les

nuages qui nous voilent la vue dans un silence accablant. Il fait tantôt froid, tantôt chaud, cela devient insupportable.

L'oxygène s'amointrit à chaque mètre de marche et si j'éprouve une certaine difficulté à effectuer ce périple, monsieur St-Laurent souffre comme personne en raison de sa carrure et de sa mauvaise condition physique. Madame Coburn possède une endurance insoupçonnée et un mental d'acier. Fell, lui, reste aussi stoïque qu'un golem.

Le soleil, malgré le froid et les nuages, continue de nous mordre la peau et brûle notre enthousiasme tel Icare et ses ailes de cire.

Journal de Laurent Besson, 17 février 1925.

Nous voilà enfin à Guano. Ce petit village ne m'a jamais paru si accueillant, avec ses maïs et ses pommes de terre baignant dans une soupe goûteuse couronnée de la chair de Cuy.

Ce fut un périple inhumain. Nous sommes tous découragés. Après 21 jours de recherches nous n'avons rien trouvé, sinon que la douleur et la négligence d'un chef d'expédition despotique et cruel.

Je crois que c'est terminé. Seul Fell garde espoir. Il est parti ce matin avec monsieur Coronado pour rencontrer un homme qui connaît un magicien montagnard qui pourrait nous aider. Nous ruminons en silence, mais chacun d'entre nous aurait envie de fuir Fell et son obsession.

Je me dis que, si nous en sommes à mettre notre vie entre les mains d'un chaman, nous sommes dans une bien triste situation.

Après une sixième journée aux bordures de l'Altar, la petite compagnie arrive enfin à la maison du mystérieux chaman. Le groupe commence à s'acclimater aux caprices naturels du pays et la camaraderie est salubre pour une partie du groupe. Monsieur St-Laurent n'est pas avare de plaisanteries et les discussions scientifiques autour du feu, le soir tombé, aident grandement à garder le moral.

Monsieur Coronado ainsi que le docteur Fell se sont démenés pour trouver cette piste, douteuse aux yeux de Laurent et Honoré. Ils doivent tout de même reconnaître qu'ils n'ont pas fait ces recherches et parcouru ce chemin pour ne pas tenter l'impossible.

Rachel se garde bien de manifester son intérêt pour ce mystérieux chaman, mais comme Fell, elle est beaucoup plus ouverte aux expériences métaphysiques et spirituelles que ses deux autres confrères scientifiques.

C'est près du lac gelé, au centre de la ceinture volcanique, que le groupe découvre une

petite cabane de pierre. L'habitation est pratiquement invisible, construite à même les pierres de la montagne. Elle a échappé à leurs regards, pourtant attentifs, lors de leur première expédition. Le centre de l'étendue d'eau est toujours glacé, mais le pourtour est couvert d'une eau froide et limpide.

Le chaman sort de l'habitation. L'homme est de stature modeste et mesure à peine un mètre cinquante. Il accueille le groupe en bredouillant un espagnol galvaudé. Fell et Coburn comprennent malgré tout le sens de ce que raconte leur vis à vis. Le chaman les guide près d'un enclos de Coy. Généreux et bienveillant, Coronado traduit les paroles de leur hôte qu'il comprend avec un peu plus d'aisance que les étrangers.

— Ce sont des Coy et selon le chaman, ils décèlent l'aura de votre âme.

Le petit homme, qui dit se nommer Habdalla Erduz, incite le groupe à passer devant l'enclos des Coy. Monsieur St-Laurent est le premier à s'exécuter sans problème, suivi par monsieur Besson et madame Coburn. Les petits rongeurs s'animent et couinent quand vient le tour de monsieur McQueen et celui de Fell.

Le chaman se dresse et d'un geste les congédie en bredouillant dans une langue étrange et repoussante. Seul le docteur Fell lui répond, avec une certaine animosité, dans ce parler guttural et désagréable. Malgré les protestations et le marchandage évident, le magicien ne cède pas à la pression et refuse que les deux âmes impures entrent dans sa demeure. Honoré tente de calmer la tension, qui monte d'un cran en raison de la fatigue et de l'autocratie de Fell.

McQueen a même la main sur son couteau, prêt à transformer cette rencontre de courtoisie en rixe de taverne.

— Messieurs, je vous en prie, restez calmes. Nous allons entrer et Madame Corburn peut très bien nous servir d'interprète. Pas besoin de s'emporter davantage.

Fell, d'un simple geste, contrôle McQueen qui s'éloigne docilement. Le grand docteur ne dit rien de plus et se retire également. Monsieur Coronado affiche, pour une rare fois, un air inquiet. Lui et son fils Miguel restent également à l'extérieur avec une certaine crainte face à ce qui peut être dévoilé par le vieil homme.

La maison ne possède qu'une pièce et une unique fenêtre. Un lit de fortune dans un coin, une petite cuisinette en terre cuite et un fouillis ordonné d'objets rarissimes. Les nombreuses étagères sont couvertes de reliques, breloques et autres objets aussi intrigants que macabres : des têtes réduites, des orbes étranges, des membres humains naturalisés. Certains sont uniques ou plus exotiques, comme ce crâne qui abrite deux gemmes à la place des yeux ou encore cette main griffue et dressée dans une cage cadénassée.

Il y a aussi tout un rayon de vieux volumes dérangeant dont certains connus par Coburn. Sur le sol se trouvent également quelques coffres et cassettes scellés de larges chaînes qui n'ont rien à voir avec le traditionnel Diablo Huma, aux couleurs arc-en-ciel,

souvent exposé dans ce pays lors des fêtes.

L'hôte invite le trio à prendre place au centre de la pièce où se trouve un grand tapis joliment ornementé de dessins d'alpagas. Le vieillard leur sert une tasse de thé à base d'herbes au goût sucré. Madame Coburn qui maîtrise parfaitement l'espagnol entame la discussion.

— Merci de nous accueillir dans votre demeure. C'est très apprécié, tout comme votre aide pour la poursuite de nos fouilles archéologiques.

— Il n'y plus rien à trouver aux bordures de l'Altar. Vous êtes arrivés avec 500 ans de retard.

— Nous cherchons un monolithe ancien. Sûrement sculpté à l'aube de l'humanité. Un officier de la marine marchande en aurait aperçu un sur une île près de votre pays durant la Grande Guerre. Selon nous, il ne serait pas impossible qu'il ait pu en exister plusieurs près de la bordure de l'équateur terrestre à une époque crépusculaire.

Le chaman a le regard craintif, mais la solitude lui pèse et le désir de transmettre son savoir l'emporte.

— Les obélisques de Dagon ne sont pas que des sculptures. Ce sont de puissants objets. Les sept se trouvent en bordure de l'équateur terrestre, afin de décupler leur puissance. Des peuples ont décidé de déplacer les monolithes accessibles à l'homme par précaution. La destruction d'un monolithe libère son énergie sismique, il est donc important de les déplacer avec grand soin. Ils sont aussi des portails très dangereux, qu'il ne faut franchir sous aucun prétexte.

Coburn est tout d'un coup animé d'un espoir contagieux. Elle espère maintenant que l'un de ces artefacts se trouve quelque part dans le pays. Elle doute, évidemment, de la véracité de ces histoires. Peut-être que ce n'est qu'une forme d'allégorie ? Rachel décide de se montrer prudente, afin de gagner la confiance du chaman.

— Un portail qui mène où ?

— À un endroit d'où personne ne revient.

Le regard bleu clair du vieil homme pratiquement aveugle est terrible et lui-même frémit de cette mise en garde sincère. Son sentiment est parfaitement transmis à ses interlocuteurs.

— Selon nos sources, l'un d'eux se trouverait ici près de l'Altar, continue Rachel.

— L'obélisque reposait au centre du Lac, immergé par la dernière éruption volcanique. Depuis, les glaces ont été creusées et pillées par ceux des profondeurs qui ont emporté le monument de pierre.

— Emporté où ?

— Là où il attendrait l'heure. Quand les étoiles seront alignées adéquatement. Au moment où notre décadence sonnera le glas de l'humanité. Ils l'ont amené là où, comme à

Kadath, les dieux entendent les plaintes des races inférieures, attendant que celui qui dort s'éveille.

Le vieil homme inspire au groupe une crainte indicible.

— Il est le cousin de Yog-Sothoth et son réveil ouvrira éventuellement les interstices invisibles. Il sera celui qui permettra à la clé de tourner et aux portes de s'ouvrir. Yog-Sothoth est la clé et celui qui dort est l'hôte de cette dimension. Alors, des lunes de Yuggoth à la Terre, plus rien n'échappera à celui qui rêve et attend.

Rachel se demande si le vieil homme parle du grand Cthulhu, car ses paroles sont pratiquement identiques à un passage du Necronomicon qui met en garde l'humanité face à cette menace qui rôde dans les abysses des océans.

— Pouvez-vous me dire où trouver ce monolithe ?

— Non.

— Mais vous savez où il se trouve.

Le chaman ne répond pas et se contente de se lever. Il prend dans ses mains parcheminées une boîte immonde, sculptée de reliefs décadents. Le magicien doit s'y prendre à plusieurs reprises pour enfiler la petite clé qu'il garde dans son cou avec des dizaines d'autres. Une fois ouvert, il présente au trio une pierre sphérique orangée, veinée de stries jaune vif. L'homme dépose le petit joyau luminescent au centre du tapis et tout autour d'eux, des fresques holographiques tournoient frénétiquement.

Les images volent comme un maelström qui les propulse vers les profondeurs océaniques dormantes. Des ruines aussi anciennes qu'hideuses, recouvertes de bernacles et de cirripèdes préhistoriques, les subjuguent. Un gigantesque bâtiment tortueux a des allures de barrière de corail maudite et clandestine dans un océan troublant où les secrets les plus sombres de notre planète attendent patiemment leur immersion. La fresque hallucinogène s'anime soudainement. Des milliers voire des millions de créatures mi-humaines et mi-batraciennes parcourent les alcôves et les embrasures de la nécropole. Tous se contorsionnent et prient devant un portail titanique.

La vision disparaît en même temps que la lumière émise par l'étrange sphère orangée. Le chaman remet la pierre dans le boîtier.

— Mais qu'est-ce que c'était ? demande Laurent, traumatisé.

— La cité nécropole de R'Lyeh. Là où doit rester endormi celui qui rêve et attend.

— Et cette pierre ? continue une Rachel médusée.

— Ce n'est pas une pierre. C'est un œil cristallisé appartenant aux anciens venus des étoiles. Ils ont créé les bâtisseurs de cités qui sont maintenant divisés entre la servitude et la liberté. Les Shoggoths.

Après encore quelques minutes, le groupe sort, les sens encore troublés et blêmes de peur. L'envie de continuer les recherches les a quittés en même temps que le soleil. Le

docteur Fell les accueille calmement.

Pendant que les explorateurs dressent le camp pour la nuit, à un kilomètre du lac, Fell essaie de les persuader qu'ils ont sans doute ingurgité un produit hallucinogène. Le pouvoir de suggestion du chaman les aura amenés à une soudaine fragilité d'esprit. Fell émet alors l'hypothèse que le charlatan profitera ainsi de leur crédulité, afin de leur vendre des babioles ou des têtes réduites supposément destinées à les protéger. Le grand docteur se rallie au groupe et décide que demain, ils retourneront tous à Quito, pour un état de la situation mûrement réfléchi. Raisonnable, Fell admet que le monolithe a peut-être été détruit et que quelques jours de repos seraient de mise.

Le sommeil n'est toutefois pas léger. Une peur intangible grouille dans les rêveries du groupe pourtant troublé par un écho encore plus épouvantable. La résonance des murs rocaillieux de l'Altar porte les hurlements inhumains du chaman. Coburn, St-Laurent et Besson se réveillent, tout comme le guide et son fils.

Ne manque à l'appel que le Dr Fell et McQueen. Les cris de morts continuent. Le groupe hésite entre courir vers la demeure de l'ancêtre et fuir ce lieu maudit.

— J'y vais, dit sèchement Rachel.

Rachel sait qu'elle risque de tomber sur quelque chose qu'elle ne devrait pas voir, mais son éthique lui impose d'agir. Elle tremble à l'idée de confronter le collègue, le toujours plus terrifiant docteur Fell, mais sa conscience l'emporte. Ses deux confrères sont éblouis par le courage de leur consœur et la suivent par orgueil après que Coronado ait décidé d'emboîter le pas.

En route, les couinements s'arrêtent brusquement. Une lumière serpente le sol et se dirige vers eux.

Monsieur Coronado presse son garçon de retourner au campement. Le trio continue avec prudence, guidé par l'éthique et une curiosité malsaine. Le serpent hurle mille cris de douleurs et se disperse pour devenir informe.

Ce sont en fait les centaines de coy qui fuient la maison du chaman en brûlant vif. Leur fourrure carbonisée et leur chair mordue jusqu'à l'os ne les empêchent pas de déguerpir à toute vitesse vers une mort plus douce. Malgré tout, une lumière continue de briller au loin. Probablement le toit de paille de la demeure du chaman qui brûle. Dans cette aura rougeâtre apparaît la silhouette massive de Fell suivie de près par celle de McQueen.

Ils arrivent jusqu'à eux, leurs visages sont couverts de sang. L'œil droit du docteur a été énucléé et remplacé par celui du créateur de Shoggoth, qui les fixe sans ciller. Les mains rouges de McQueen ne laissent aucun doute sur la nature de son rôle dans cette histoire. Fell, autoritaire et toujours plus inquiétant, prend la parole.

— Nous mettons le cap sur le Chimborazo.

À suivre...

Nous espérons que ces extraits vous ont plu.

Vous pouvez acheter ce livre en version brochée ou numériques (epub, kindle ou PDF) sur [notre site en cliquant ici](#).

Michel Lemieux

Michel Lemieux vit au Québec. Maintenant directeur d'un organisme communautaire, il aura pratiqué cinquante métiers, emprunté une centaine de routes. Homme d'équipe, il a co-écrit *Les rêves de Cthulhu - Volume I : Ailleurs et au-delà* et *Territoire de Trappe*, chez Triptyque, lauréat du prix du Roman au Salon du livre du Saguenay–Lac-Saint-Jean en 2022. Il travaille actuellement sur douze mille projets d'écriture.